

A LA RENCONTRE D'ANTOINE GALLAND PREMIER TRADUCTEUR DES MILLE ET UNE NUITS

Professeur au Collège de France, titulaire de la chaire d'Arabe de 1709 à 1715

par Janine Miquel-Ravenel

Dites : 'les Mille et une Nuits...', les yeux se ferment, les pensées s'envolent, les coeurs s'emballent, l'imagination vous emporte : vous êtes loin, vous êtes ailleurs, vous êtes autre.

Magie des Mille et une Nuits... ! Nous savons le pouvoir évocateur de ces mots : Mille et une Nuits, chiffre mystère, en effet : mirage des zéros, prestige des nuits, poésie de l'impair ; on peut tout tirer des Nuits, tout leur faire dire : elles sont l'imaginaire.

Rien, songeons-y, ne nous aurait été donné de l'inaccessible rêve des Nuits sans Antoine Galland. Comment ne pas essayer de l'imaginer, lui, l'homme de l'imaginaire, et qui sait ? de capter à notre tour celui qui nous tient si captifs par son œuvre maîtresse ? Antoine Galland, que sait-on de lui, en fait ?

Célébrité et invisibilité

Hors l'énorme travail scientifique, conduit par Mohamed Abdel Halim', nous possédons peut-être aussi, de Galland, un tableau, découvert à la Bibliothèque Nationale. Mais est-ce bien le visage d'Antoine Galland ? Il s'agit d'un portrait, gravé par Morel, d'après Rigaud (Hyacinthe Rigau y Ros, dit Hyacinthe) connu comme peintre d'histoire au XVII^e siècle, devenu maître du portrait d'apparat, après avoir reçu le titre de peintre des rois Louis XIV (1694) et Louis XV (1727). L'on sait que son important atelier lui a permis de satisfaire à la demande de tous les grands personnages du temps, hommes surtout : son Louis XIV et son Bossuet sont plus que renommés. Mais cette oeuvre peinte fait problème : il s'agirait d'un Jean Antoine Galland et non d'Antoine Galland ; la date est à ma connaissance non précisée, et la vie d'Antoine Galland laisse peu d'apparence à ce que ce dernier ait eu les moyens, en temps et en argent, de se faire portraiturer.

Bref, nous ne connaissons rien de lui, ou presque rien, sauf les Mille et une Nuits. Lui n'est personne ; il n'existe pas, dévoré par son oeuvre, ce monument de la

littérature arabe que représentent les contes des Mille et une Nuits. N'a-t-on pas justement résumé tout Galland en deux mots : "célébrité et invisibilité" ?

L'homme d'un Journal

Il n'est peut-être pas inutile de souligner ici le paradoxe de la rareté de ses publications imprimées. Les seules éditions relatives à l'Orient sont :

- *La mort du Sultan Osman*, Cologne, 1678.

- *Les paroles remarquables, les bons mots et les maximes des Orientaux*, Paris, 1694.

- *De l'origine et des progrès du café*, Caen, 1699.

- *Les contes et fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, Paris, 1724 et *les Mille et une Nuits*,

dont les deux derniers tomes XI et XII sont posthumes. L'on sait que cet homme, qui traduisit jusqu'à la fin de sa vie comme un forçat, n'en a pas vu leur publication entière : les merveilleux contes d'*Ali Baba*, du *Cheval enchanté*, des *Deux soeurs jalouses de leur cadette*, l'*Histoire d'Ali Cogia*, du *Prince Ahmed* et de la *fée Paribanou*, d'*Aladin ou la lampe merveilleuse*, ne sont venus au monde qu'après sa mort, à cause de l'indélicatesse d'un confrère sans scrupules, qui abusa de son naturel confiant, nous verrons plus loin comment. Et l'inventaire fait après sa mort, outre les livres et manuscrits qui composaient sa bibliothèque personnelle, ne permettra de retrouver de lui, de son univers d'étude, de travail, de labeur, ni sa grammaire arabe (oeuvre d'enseignement), ni sa traduction du Coran. Reste que du naufrage, scientifique et littéraire, surnagent :

- l'oeuvre majeure, les Mille et une Nuits qu'il a conduite jusqu'à son dernier souffle en alternance avec les oeuvres perdues précitées – ces Mille et une Nuits reconnues, depuis la démonstration de Georges May, comme oeuvre à part entière de la littérature du XVII^e siècle.

- un *Journal*, non encore édité à ce jour.

Un jour vint, en 1983, où j'eus en mains le manuscrit du journal

d'Antoine Galland. C'était la première fois que je touchais un manuscrit, et j'ose dire que le contact n'est pas innocent, ni vide de sens, ni exempt de



trouble. C'est une émotion particulière et, personnellement, ce fut déjà alors un plaisir dans la surprise.

Matériellement, le manuscrit du journal d'Antoine Galland comporte quatre petits livrets insignifiants, pâles, disparates de format, guère plus grands, ni plus épais que nos modernes «Folio». Et pourtant déjà s'abandonnait à notre regard, en nos mains, un homme du XVIII^e siècle naissant. Jour après jour, accomplissant l'exercice régulier de l'écriture quotidienne, il consigne la fuite du temps, très précisément de son temps, de la fin de sa vie : du 24 novembre 1708 au 31 janvier 1715.

On possède deux années bien antérieures (1672-1673) de relations de voyage, écrites par Antoine Galland, alors qu'il abordait les rivages de l'Orient pour la première fois, à 26 ans. Alors, que sont devenues les années entre 1673 et 1708 ? Ont-elles été perdues ? Puisque sans trace retrouvée à ce jour. Soit 35 années de journal, à jamais évanouies et, dans le constat de ce manque, de ce vide, de cette absence, le secret espoir de les retrouver un jour par hasard, qui sait ? Soit 35 années de silence, entre sa jeunesse et son évasion en Turquie et la gloire à Paris au soir de sa vie. Il n'est pas impossible d'imaginer qu'Antoine Galland ait attendu tout ce temps pour reprendre son journal. Encore une fois, la question est entière, jusqu'à la découverte inespérée de cette portion éventuelle du manuscrit.

L'on sait que *les Mille et une Nuits* auraient pu arriver au jour d'une façon bien différente de celle qu'elles ont connue : l'oeuvre a été compromise par la malhonnêteté d'un collègue de Galland, Pétis de la Croix, et d'un éditeur de l'époque, Barbin, qui trafiquèrent le tome VIII, en insérant à la fin du texte de Galland, sans l'en avertir, deux contes turcs de Pétis de la Croix, peu gêné de se vautrer dans l'oeuvre d'un autre. On peut imaginer la stupeur de Galland, mal préparé à ces sortes de manquements, lui qui fut la probité même, et les contrariétés de toutes sortes entraînées par ce procédé, sans parler des problèmes de publication engendrés par ce viol littéraire - problèmes qui ont mobilisé son temps et ses forces, déjà fort comptées cependant pour lui.

Tel quel, notre bonheur est de posséder quatre livrets couvrant six années complètes : 1709-1714, plus trente-sept jours de 1708 et dix-huit jours de 1715. Soit un ensemble de deux mille deux cent quarante-cinq jours, et non pas pages, et l'on verra plus loin pourquoi.

Pratiquement, le déchiffrement du manuscrit doit tenir compte de l'encrage, de l'écriture, de l'orthographe - ou plutôt de l'état historique de la langue : passionnantes incertitudes, rébus plus ou moins résolus, locus desperatus de-ci de-là, à travers les pâtés, les redites, les ratures ; charme des fins de lignes grand siècle ; disposition centrée des dates ; séduction de la graphie. Mais, par-dessus tout, sorte de paix classique jusque dans l'aspect même des mots.

La langue de Galland utilise une phrase fortement latinisée quant à la syntaxe, avec des périodes dites en assiettes et des subjonctifs de concordance. Les pronoms personnels y sont encore inversés, et l'on y raconte au passé simple. L'orthographe est, elle aussi, -si l'on met de côté les fautes touchantes dues à la fatigue, aux veilles et à la vieillesse- encore volontiers étymologique : le *thésorier* garde jalousement son h et le *savoir* son ç, *vert* fleurit encore avec un d, tandis que tout à l'inverse les *parens* et le *tems* n'ont droit ni au -t, ni au -p... et que *leur* attend d'avoir un h-pour commencer et un -e pour finir : déchiffrez E.U.R., comprenez heure !

Il est difficile de passer sous silence l'idée selon laquelle Antoine Galland aurait

pu écrire son journal à l'intention d'un directeur de conscience. Une sorte de confession en somme, très à la mode au

XVII^e siècle. À vrai dire, la teneur du journal, par la diversité des faits relatés, infirme cette intéressante hypothèse. Qu'aurait eu à faire le curé de Saint-Germain-des-Prés, ou d'ailleurs, pour conduire l'âme d'Antoine Galland au Salut, de la description hivernale du Palais-Royal, où l'auteur se prend à regarder les gens évoluer sur leurs "patins à glisser" ?

En fait, le journal, qu'est-ce ? Ni un agenda, car les faits sont exposés au passé, et l'écriture paraît aller avec la fin du jour ; ni des mémoires, car le récit autobiographique est agrémenté d'une somme d'événements qui débordent la seule vie de l'homme ; ni des confessions "romantique" : pas le moindre effet stylistique, ni soupir, ni gémissement, ni jugement, ni réflexion philosophique, encore que l'on sera amené à nuancer quelque peu, plus loin. C'est plutôt une sorte d'enregistrement patient, soir après soir, un diaire, mais nocturne, un relevé des "travaux et des jours", en relation directe avec précisément le travail accompli.

On y perçoit l'écho des libraires, de l'Académie, du Collège de France - appelé bien sûr alors Collège Royal ; et nous entrons à la suite de Galland en relation avec de grands savants, de grands personnages, de grands collectionneurs de son temps. On y mesure ses incommensurables con-naissances linguistiques, sa science étourdissante des médailles et des pierres gravées antiques. On y partage la genèse de ses oeuvres : il faut voir l'écriture devenir microscopique à certaines pages, soit pressé qu'il est sous la dictée de son ami alépin, Hanna, lorsque celui-ci dévide l'histoire d'un conte ; soit pour contenir le galop de sa propre mémoire qui craint d'oublier les détails d'un récit : un incroyable vibrato de la plume qui dit l'avidité et l'enthousiasme du savant.

On y savoure aussi une infinité de faits divers : particularités, anecdotes, observations faites sur le ton de la simple remarque ou du sourire.

Témoins, ce pêle-mêle : une vision du Caire à travers le récit d'un achat de figues et de poisson par son ami Lucas ; une ligne

sur le paganisme ; une autre sur les juifs, portugais ou allemands ; une phrase sur la simplicité de l'archevêque de Toulouse, qui entraîne une variation sur amitié et science ; quelques mots sur les armes à feu, les boules de bronze des légions romaines ; les Bretons en Gaule ; l'origine du nom Albigeois ; la fabrication de l'encre à la turque ; la graine de café d'Arabie ; une devise à inventer sur la grosseur de Madame la Duchesse de Bourgogne ; la fin de la guerre avec l'Allemagne ; les eaux à Aix-la-Chapelle ; la visite du jardin des Plantes avec Jussieu.

Ces notations, plus drôles peut-être : cette médecine, la verge de tortue sèche, contre la maladie de la pierre ; les vertus de la poudre de sympathie ; l'histoire d'un ver luisant ; celle du lapin et de la perdrix (à l'occasion de la mort du Prince de Condé) ; d'un pot de chambre jeté sur la tête d'un passant ; des crocodiles, particulièrement familiers, au Sénégal ; et, pour finir, cette messe du jeudi 17 janvier 1709 où l'on chante Kyrie Eleison au lieu d'Ite Missa est ou plutôt l'inverse !

Et ce jour du Saint-Sacrement, le samedi 1^{er} juin de la même année, où il découvrit -ô surprise, émoi, confusion- que le dais de la procession était une tenture au nom d'Allah ! Et aussi, cette recette des moules à la turque avec du riz (21 décembre), qu'il se régale de raconter, et la réalité du réveillon qui suivra, le 24, et qu'il partagera avec ... le Coran !

On trouve là enfin un bulletin météorologique remarquable, où des climatologues pourraient -si ce n'est déjà fait- relever d'utiles renseignements sur l'hiver à Paris et en France dans les premières années du XVIII^e siècle. Galland note les rigueurs de la neige et du vent et consigne la nouvelle "des oliviers gelés en Provence avec les vignes", ainsi que "le gel du port de Marseille" (30 janvier 1709).

Bref, ce merveilleux texte n'est pas seulement une chronique, il est autre chose qu'un journal intime, c'est -indéfinissable- le *Journal* d'Antoine Galland !

Une vie d'érudite voyageur au XVII^e siècle

Pour résumer brièvement les huit dernières années de son existence, il est possible de recourir aux lignes de présentation qui lui ont été consacrées dans

le catalogue d'une exposition sur les Mille et une Nuits : "Antoine Galland (1646-1715) est né en Picardie, près de Montdidier. Dès ses années de collège, il se perfectionne en hébreu, puis suit les cours du Collège Royal et s'adonne à l'étude des langues orientales. En 1670, il est pris comme secrétaire par Nointel, qui part Ambassadeur à Constantinople. Il revient en 1676 à Paris, puis effectue un second voyage l'année suivante. En 1679, la Compagnie des Indes Orientales le charge de recueillir des objets pour le Cabinet et la Bibliothèque du Ministre Colbert, puis Louvois lui confère le titre d'Antiquaire du Roi. Pendant son long séjour en Orient, il se perfectionne en arabe, turc et persan. De retour à Paris, il concourt avec d'Herbelot à la publication de la Bibliothèque Orientale. En 1709, il est nommé à la chaire d'arabe du Collège de France. Il multiplie les traductions et les mémoires érudits. La parution des Mille et une Nuits, entre 1704 et 1712, lui apporte la célébrité."

L'on mesure que cette chronologie a tout dit de lui, n'a rien omis des étapes importantes de sa vie et pourtant – ce n'était d'ailleurs pas son rôle – ne nous a rien découvert vraiment, de lui ; car l'attrait de cet homme est précisément dans le paradoxe d'une vie studieuse, honnête, effacée, presque inconnue, et d'une oeuvre qui, au soir de sa vie explose et prolonge, à travers temps et espace, l'écho multiplié d'une renommée universelle.

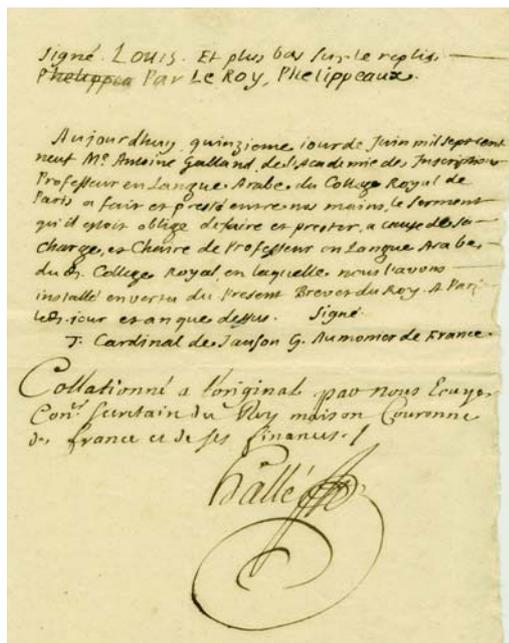
Autre vision de lui, autrement schématisée, en périodes majeures, qui font apparaître en raccourci où s'est placé l'essentiel de son existence.

Antoine Galland, fils d'Antoine Galland et de Marie Douillé, naît le septième et dernier enfant d'une famille pauvre, à Rollo, dans la Somme, le 6 avril 1646. Orphelin de père à quatre ans, doué en lettres dès le plus jeune âge, pris en charge au Collège de Noyon par le Principal et le Chanoine de la même ville, Antoine Galland bénéficie d'une formation d'érudit, qui le fera présenter "par bonheur, estime et faveur" à Paris, dès 1661. Il a quinze ans, et l'on dit déjà de lui : "Secrétaire en latin", "Savant en langues orientales". Son perfectionnement n'aura pas de cesse :

- 24 ans, premier voyage : Constantinople ; le premier séjour : cinq ans ; premier journal (1672-73) ou début du journal qui nous occupe ?

- 29 ans, retour à Paris pour quatre ans : c'est le temps des cercles savants, des numismates, des amitiés érudites ;

- 33 ans, deuxième voyage : le Levant, les trésors d'Orient et de Grèce ; deuxième séjour : près de dix ans ;



Manuscrit de la nomination d'Antoine Galland.

- 42 ans, de nouveau Paris, pour huit ans ; c'est le temps des trois mécènes (Thévenot, d'Herbelot, Bignon) et des nouvelles amitiés, toujours érudites ;

- autour de 50 ans, et pour près de dix ans, c'est la province : Caen, chez Foucauld, Conseiller d'État, Intendant à la Bibliothèque Royale pour le Cabinet des médailles antiques et manuscrits ;

- et –ses dernières années– huit ans jusqu'à sa mort : Paris, la gloire, l'Académie, le Collège Royal, la Bibliothèque du Roi, le cercle de J. P. Bignon, la Société de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le Salon d'Elisabeth Sophie Chéron, les visiteurs et ses correspondants étrangers.

Pris ainsi, à travers les facettes successives de son âge, Antoine Galland s'esquisse, et avec lui, le mirage de l'Orient qui aura alimenté sa vie.

Labeur, pureté, solitude

L'on aurait pu tout simplement commencer par son autobiographie, car il en existe une : Antoine Galland l'a rédigée au mois d'octobre 1711, trois ans et demi avant sa mort, sans doute à l'intention d'une Histoire du Collège Royal, à laquelle travaillait alors son ami Billet de Fanière. Trois mots peut-être pour tout dire : labeur, pureté, solitude. Il a vécu pour, par et avec les livres et fut, avant tout, un travailleur acharné. Le voici, en pied, soixante-deux ans, tel qu'il se laisse lire dans son journal. Revenu de ses voyages lointains et de ses provinces bienveillantes, il vit à Paris, rive gauche, dans le Quartier Latin.

Suivons-le pour une journée type. Il se lève tôt et quitte la montagne Sainte-Geneviève. Il va souvent voir ses amis. On lit : "Jeudi 27 de juin 1709, j'allai à 7 heures du matin chez l'Abbé Couture". Répandu en visites, démarches, consultations scientifiques, conversations et débats académiques, il déjeune, invité à la table des grands, universitaires ou politiques, et ne mange guère ailleurs, et semble-t-il très peu souvent chez lui, mais quel chez lui ? Une unique chambre dans une auberge de notre V^e arrondissement d'aujourd'hui. Et le reste du temps, il lit, et traduit, et écrit :

en latin, en grec, en hébreu, en turc, en persan, en arabe. Ou se distrait, chez les libraires, en achetant quoi ? des livres !

En poussant l'effort d'exhaustivité sur une seule année on peut relever plusieurs dizaines de mentions de livres, parmi lesquels : un dictionnaire (cela s'impose), un Rabelais, un Catalogue des Antiquaires Français, la Vie de Mabillon, la Muse historique, Horace, les Nouvelles littéraires, le journal des Savants, les Antiquités de Constantinople, Bibliotheca Juris Canonica, De Mortibus persecutorum, l'Histoire de la maison d'Auvergne, un livre en gothique, sans parler d'une grammaire arabe, du Shah Nameh de Ferdousi, ni de la version latine de l'Al Coran. Les livres et l'écriture étaient son pain quotidien. Quelques exemples, pris au texte : le 22 juillet (1709), "J'achetai un recueil", le 23 juillet, "J'achetai Apollonius", le 24 juillet, "Je vis un livre à l'étalage"... Peut-être bien qu'il n'a pas pu l'acheter, celui-là ?

Car Antoine Galland était tout, sauf riche ; mais jamais il ne se plaint. Il écrit toutefois : “Les gens de lettres sont malheureux du côté de la fortune”. Il se contente de peu, très peu : frugal, nous l’avons dit, il dévore les livres et il travaille, travaille et, comme il était extrêmement laborieux, les travaux académiques ne suffisaient pas pour l’occuper. Pourtant il lui faudra songer “à réclamer à la fille de Bignon sa rente viagère”. De toutes les façons, il lui faut “épargner la dépense et la tenture de la salle le jour de l’inaugurale” au Collège de France, et se convaincre d’avoir “à faire quelques achats vestimentaires sur ses provisions”.

Une “harangue inaugurale” au Collège Royal en 1709

Car voici que “cet homme de probité, simple, sans ambition, d’un prestigieux travail et qui sçavait infiniment” est nommé au Collège Royal. Il est au faite de la gloire, mais non de la richesse. Il faut suivre, dans son journal, ses journées d’attente fiévreuse. C’est bouleversant. Il écrit : “La chaire est vacante”, le 13 juillet 1709. Plus loin : “Il y a deux autres candidats”. Plus loin : “Madame de Vertamont est intervenue pour moi”. Et déjà pendant tout mars : “Rien n’est décidé” ... “Louvois a parlé en ma faveur”. Le 21 mars : “J’attendais avec passion quelle serait ma destinée”. Attendre : avril... mai...

Et le 7 juin, ça y est ! 7, 8, 9, 10, il n’y a pas de jour qu’il ne parle du Collège Royal. Mieux encore, il n’y a plus d’autre sujet sous sa plume, qui bredouille, et redouble les dates (14 juin) et raconte son bonheur dans l’exaltation des préparatifs. Il est trahi par son écriture même, dont les caractères s’enflent, démesurément, envahissant la page, amplifiant les mots d’une émotion qui ne trompe pas : subites exurgences du coeur. Jusqu’au 28 juin, il travaille comme un fou à la rédaction de sa harangue, qu’il réécrit “pour la rétréci”, qu’il soumet à prélecture à l’Abbé Régnier ; cependant qu’il redouble –sans rancune– les visites à son collègue Pétis de la Croix, déjà nommé au Collège Royal.

Une semaine “pour recopier son texte en gros caractères” et “le mettre dans sa mémoire”. Pas trop de temps pour faire lui-même “sa demande de présentation de

provisions”, son avis de leçon inaugurale, trouver une date, préparer la salle. Sous la date du mercredi 17 juillet, ces mots : “Une lettre de Rome de 19 pages me distrait de ma hantise”. Le 18 juillet : “Mobilisé par l’esprit, je ne veux rien lire d’autre”. Enfin arrive, le vendredi 19 juillet, la harangue, pour laquelle il loue, à ses frais, six douzaines de chaises et ... le souffleur ! Comme il est bon de sentir vivre cet homme ! Tant de plaisir ! Toute cette attente ... et, quelques mois plus loin, le 27 de novembre 1709, on peut lire : “Je me rendis au Collège Royal pour faire ma première leçon mais aucun auditeur ne se présenta...”

Il attendra le 4 décembre pour rencontrer le premier : c’était un jeune théologien.

Le conte inachevé d’un homme sans légende

Autres aspects de cet étonnant savant : il fut peu sensible, semble-t-il, aux arts ; très rares notations de peinture le 5 mai 1709 : “Je vis chez M. Le Hay une nativité de Rembrandt” ou de dessin (seul le trait de gravure sur médaille l’intéresse) : “Mme Le Hay gravait d’après un dessin de Raphaël”.

Être naïf, il raconte comment on l’a volé un jour de décembre (10 décembre 1705) et qu’il donna 30 sols à la personne qui lui rapporta son porte-papier, le 18. Être désintéressé : il est sûr que les grands d’alors ont exploité l’incroyable talent, le génie, de cet érudit infatigable. N’étant pas né pour être riche, il dut attendre 1714 pour toucher la première année de sa pension au Collège (nommé en 1709) et mourut dans la gêne, ne laissant pour tout bien que ses livres et ce qui lui était dû, soit de sa pension, soit de ses gages.

Il faut lire les rigueurs de l’hiver, quand il est seul dans sa chambre, empêché de travailler car “l’encre gèle” dans son encrier, (et non pas lui, sans feu), tandis que le vent, le froid et la neige se partagent le ciel de Paris. Parlant très peu de lui, de son corps, de sa santé, alors qu’il consigne avec affection ou respect la vie et la mort des autres, on ne perçoit les signes de sa maladie, avant-coureurs de sa fin, qu’à travers de brèves indications. Il note :

- le 14 janvier 1709, “un débordement de bile” ;

- le 14 septembre 1710, “J’ai des vapeurs” ... “Je pris de l’eau de vie dans un café” ;
- le 12 octobre 1710, “Je pris la médecine”.

Mais déjà, il s’embrouille dans la pagination de 1709 : vieillesse, maladie, sommeil ... (C’est pourquoi le nombre de pages noté de sa main est faux et pourquoi il a paru préférable de ne pas parler en pages mais en jours pour le manuscrit).

L’enfant de Rollo (allusion à sa ville natale, le dimanche 21 avril 1709) est avant tout un grand pratiquant, animé d’une foi sereine : paroissien de Saint-Etienne-du-Mont (nous dit-il, à la date d’un certain 28 mars, ou plus loin, le 26 décembre 1709), il ne manque pas une messe du dimanche. Il se rend souvent à l’église des Prémontrés ou à Saint-Germain-des-Prés, où il entend non moins souvent les vêpres. S’il fait trop mauvais, en parfait fidèle, “il ne sort que pour aller à la messe”. Il ne néglige ni Noël, ni jour de l’An, ni la Saint-Louis (25 août). C’est pourquoi, lorsqu’on trouve, sous dimanche 6 de janvier 1715, un blanc, sous dimanche 13 de janvier 1715 : “Je ne pus aller à la messe”, on tremble.

Il est tombé le 9 janvier et son écriture est touchée à partir de cette date. Accélération des jours : nous sommes le 16. Il n’écrira plus que le 17 : la Saint-Antoine ! Ne pourra pas le 18. Un dernier effort : quelques mots le 31 janvier. Déjà le mois de janvier se rétrécit sous sa plume, s’estompe, s’achève : on lit Janvie, Janv, Jan, cependant que lentement Galland s’efface lui-même : une dernière rature et le bras glisse ... Il mourra le 17 février. Et sera inhumé le 18, au bas de Saint-Etienne-du-Mont. Son corps sera pris, dans sa chambre, au “Cerceau d’Or” ... (on rêve), rue des “Sept Voyes” (écrivez avec un Y comme “voyage” !). Ses Nuits verront le jour ... en 1717.

Ainsi, né et mort dans la pauvreté, Antoine Galland est parti sans postérité, rejoindre Dieu dans la Paix et l’Eternité. Son oeuvre lui vaut l’immortalité.

Tel est le portrait d’un homme sans légende, englouti par son oeuvre de divertissement, dépassé par elle, devenu innocemment universel, et vivant à jamais escorté de contes merveilleusement inachevés.

Jeanine Miquel-Ravenel